

**Notes de l'introduction et de l'homélie de Julián Carrón
à la retraite de l'Avent de la Fraternité Saint-Joseph
Pacengo (Vérone), vendredi 29 novembre 2019**

*À l'entrée : F. Schubert, Symphonie n°8 en si mineur « Inachevée », Carlos Kleiber – Wiener Philharmoniker
« Spirto Gentil » n°2, Universal*

Qui d'entre nous, en participant à la Journée de début d'année, n'a pas désiré être entièrement aimanté par le Christ ? Au début de notre geste, je pense qu'il n'y a rien de plus urgent, pour chacun de nous, que notre moi soit à nouveau saisi jusqu'à la moelle. Mais nous ne pouvons pas le réaliser nous-mêmes ; être entièrement pris n'est pas le fruit de notre tentative, de notre réussite. C'est quelque chose qui doit arriver ; certes, il faut être disponibles, mais cet événement est une grâce. Ainsi, plus nous le désirons, plus nous le demandons intensément à l'Esprit, car c'est l'Esprit qui fait pénétrer le Christ dans notre moi, jusqu'à nous L'approprier. Seul l'Esprit peut le faire pénétrer jusqu'au centre de notre cœur.

Veni Sancte Spiritus

• *Canzone degli occhi e del cuore*

Bonsoir à tous. C'est un plaisir d'être avec vous, en ce début de retraite de l'Avent, pour regarder ensemble ce qui nous tient le plus à cœur. Et qu'est-ce qui nous tient le plus à cœur ? Dans le temps de l'Avent, qui commencera dimanche, ce que l'Église a plus à cœur est l'attente. Nous attendons ! C'est avec cette attente que nous voulons nous préparer au fait du Christ, à Noël. Chaque année, je ne peux pas commencer le temps de l'Avent en pensant que cette attente va de soi. En effet, combien de personnes n'attendent pas ? Pour beaucoup, il n'y a rien à attendre. Le fait que nous attendons ne va donc absolument pas de soi. Il faut donc que chacun de nous se demande : « Pourquoi attendons-nous ? Pourquoi notre vie est-elle pleine d'attente et de désir ? ». Certainement pas parce que nous sommes meilleurs que les autres. Posons-nous donc la question : « Qui nous donne ce désir, qui éveille en nous cette capacité à attendre ? »

L'attente fait partie de notre nature (tous participent de cette nature), mais nous rencontrons souvent des personnes qui n'attendent plus. Et nous, alors, pourquoi attendons-nous ? Parce que quelque chose nous est arrivé. Nous attendons parce que le Christ est déjà venu et a réveillé en nous toute notre nostalgie de lui, tout notre désir de lui, toute notre attente de lui. Si l'on pense à soi-même, à toute cette attente, quel a été son point d'origine, si ce n'est le fait du Christ ? C'est comme quand on ressent toute la nostalgie de la personne qu'on aime : il faut que la rencontre avec elle ou avec lui ait eu lieu avant. Aussi le fait de L'attendre est-il déjà un signe de la présence du Christ en nous, qui réveille constamment cette attente, une attente que l'Église recommande de vivre encore plus dans la période de l'Avent.

Qu'attendons-nous ? Nous attendons sa présence. Nous attendons son retour. Pour cette raison, l'Église met en relation l'attente de la venue du Christ dans la fête de Noël avec l'attente du retour définitif du Christ. Comment ne pas vouloir rencontrer le Christ ? Quelle unité entre l'attente de sa présence, de son Noël, et l'attente du retour définitif du Christ ! Cela ne peut que nous rappeler la question de Jésus que nous avons évoquée à la Journée de début d'année (et que don Giussani nous avait posée au début de l'année, en 2018) : « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (*Lc 18, 8*) » (« Qui est cet homme ? », 28 septembre 2019, <https://francais.clonline.org/cm-files/2019/10/15/jda-2019-fra.pdf>) Trouvera-t-il la foi en nous ou nous trouvera-t-il affairés ? Nous trouvera-t-il pleins de choses à faire, y compris pour sa cause, pour son Église, mais, comme l'a dit don Giussani, avec le cœur loin du Christ, parce qu'il n'est plus le trésor de notre cœur ? C'est la question que nous percevons comme la plus pertinente dans notre vie, parce que nous pouvons très bien faire des choses très justes, mais combien de fois sommes-nous surpris parce que notre cœur n'est pas pris par lui ! Quand cela arrive, c'est comme s'il n'était pas là, c'est comme si le Christ n'avait pas assez de force d'attraction pour tout prendre en nous, c'est comme s'il ne remplissait pas toute l'attente qu'il a éveillée en nous. Mais s'il ne remplit pas nos cœurs, nous finirons par être distraits par tout le reste, que nous le voulions ou pas. S'il ne nous prenait plus, s'il ne nous attirait plus, nous serions à la merci de tout le reste. Ce que nous disions à la Journée de début d'année est un révélateur pour chacun de nous : dans l'atmosphère de nihilisme dans laquelle nous vivons, comme l'a dit Galimberti, où rien ne semble nous saisir entièrement, nous devenons des électrons libres ; si rien n'arrive à nous aimer totalement, nous sommes à la merci de tout, de tout ce que nous avons à faire, de toutes nos inquiétudes, de toutes nos pensées.

Si le Christ revenait à cet instant, trouverait-il encore quelqu'un pris par sa présence, trouverait-il encore quelqu'un totalement pris par la foi en Lui ? J'insiste, nous pouvons faire plein de choses et ne pas être

saisis. C'est presque inévitable. Si nous prenons les phrases citées par don Giussani au début de l'école de communauté dans *Engendrer des traces dans l'histoire du monde* (des phrases dont il a vécu pendant des années), par exemple celle-ci : « Qu'est-ce donc que l'homme, pour que tu songes à lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu en prennes soin ? » (*Ps* 8, 5), et que nous les comparons à nous, je ne sais pas si cela vous arrive aussi, mais je me dis toujours : quelle incidence elles avaient sur lui ! Ne vous trompez pas sur le sens de cette affirmation ; je ne le dis pas pour nous flageller parce que nous ne sommes pas à la hauteur, mais pour susciter toute notre envie : que perdons-nous s'il ne nous arrive pas, à nous aussi, ce qui arrivait à don Giussani face à certaines interrogations de l'Évangile ? Je dis cela uniquement pour réveiller toute notre envie, tout notre désir de vivre la même expérience. Si don Giussani pouvait vivre ainsi, nous le pouvons aussi. Comme l'a dit une personne qui vient d'arriver et qui a été complètement prise : « Peut-on vivre ainsi ? »

Quoi de plus beau que de commencer le chemin de la Fraternité Saint-Joseph par cette question ? « Peut-on vivre ainsi ? » Nous pouvons répondre : « Oui ». Oui, parce que nous avons vu quelqu'un qui a vécu ainsi jusqu'au dernier instant. Presque à la fin de sa vie, nous l'avons entendu dire, devant le Pape et devant toute l'Église, sur la Place Saint-Pierre : « “Qu'est-ce donc que l'homme, pour que tu songes à lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu en prennes soin ?” ». Aucune question ne m'a jamais autant frappé dans ma vie que celle-ci » (L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 9), tant elle l'a saisi. Ne perdez donc pas de temps à vous mesurer, mais faites de ce désir de vivre ainsi une question posée au Christ : « Seigneur, je ne veux pas perdre ma vie en vivant. Je veux être pris comme j'ai vu, comme je vois que don Giussani a été pris, comme je vois à côté de moi des personnes prises, même la dernière venue ». Combien de fois le dernier venu nous redonne-t-il toute la fraîcheur de notre vocation, à nous qui pouvons être ici depuis longtemps, comme l'amie qui a demandé : « Peut-on vivre ainsi ? »

Quelle responsabilité nous avons, de témoigner à ceux qui arrivent et de nous témoigner les uns aux autres, pas en paroles, mais par une vie prise, qu'on peut vivre ainsi ! Que peut-on désirer d'autre pour soi-même ? Que le Christ, quand il reviendra, trouve encore en nous une personne entièrement aimantée par lui, totalement prise par lui. S'il ne nous prend pas, rien ne peut nous aimer. Comme le disait Malraux, le penseur français : « Il n'y a pas d'idéal auquel nous puissions nous sacrifier car de tous nous connaissons les mensonges, nous qui ne savons point ce qu'est la vérité » (A. Malraux, *La tentation de l'Occident*, in *Œuvres complètes I*, Gallimard 1989, p. 110-111). S'il n'y avait rien d'assez vrai, d'assez fascinant, d'assez beau pour nous attirer et nous prendre, Malraux aurait raison.

Et qu'en est-il de nous ? Avons-nous des ressources pour nous laisser attirer ? Nous pensons souvent : « Oui, nous avons notre volonté, notre énergie, notre engagement ». Eh bien non ! Nous avons quelque chose de plus élémentaire que tout cela, parce qu'il ne faut pas de capacité particulière pour se laisser prendre. Savez-vous ce qu'il faut ? Quelque chose qui fait d'une réalité comme la vôtre une occasion pour quiconque, quels que soient sa situation, son âge, la condition et les circonstances qu'il a vécues. Quoi donc ? C'est notre humanité, votre humanité. Vous êtes ici pour moi, aujourd'hui, le plus grand spectacle de la façon dont tout type d'humanité peut être pris par le Christ ! Peu importe la situation dans laquelle on se trouve. Il suffit de se laisser prendre tel qu'on est. Notre humanité (que l'on vit si souvent presque avec regret, parce que le compte n'y est pas, parce qu'on ne l'aime pas, à cause des nombreuses limites que l'on trouve en soi) est précisément la seule, la seule qui puisse être prise par le Christ, et prise jusqu'à la moelle. Il est merveilleux de le voir dans l'Évangile, et de le voir en vous aussi : chacun, avec son chemin, avec ses difficultés, avec son histoire, peut être pris, comme la pécheresse dont nous avons parlé à la Journée de début d'année ; cette femme avait tenté de satisfaire son désir de différentes manières (de même que la Samaritaine avait changé cinq fois de mari), mais que restait-il encore en elle, au-delà de toutes ses erreurs ? Son humanité (malgré toutes ses erreurs), au point que lorsqu'elle a rencontré cet Homme, Jésus, elle a été si aimantée qu'il n'y a pas eu de moyen de l'arrêter, elle a défié tout le monde, elle est allée au banquet pour laver Ses pieds de ses larmes. C'est l'une des plus belles choses que don Giussani nous a communiquées : en revivant constamment l'Évangile (alors que nous lisons si souvent ces récits en les tenant pour acquis), en le revivant à chaque fois, il nous a fait vibrer en nous montrant comment Jésus s'adresse à notre humanité, comment Jésus s'adressait à l'humanité blessée, parfois pleine de limites ; rien ne l'arrêtait.

Si seulement nous regardions un instant notre humanité de cette manière ! Si nous surprenions un instant de tendresse envers notre humanité ! Ce serait une fête. Une fête ! Comme l'a dit don Giussani sur la Place Saint-Pierre en 1998 : « Aucune femme, jamais, n'a entendu une autre voix parler de son fils avec une telle tendresse originelle et une telle indiscutable valorisation du fruit de son sein, avec une affirmation de sa destinée aussi totalement positive ; seule l'a fait la voix du juif Jésus de Nazareth. [Aucun homme] ne peut se sentir valorisé avec une dignité de valeur absolue, au-delà de toute réussite. » Quelle libération ! « Au-delà de toute réussite. Personne au monde n'a jamais pu parler ainsi ! » (*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 9-10). Qu'est-ce qui a vibré en don Giussani tout au long de sa vie pour pouvoir dire cela ? Il n'avait pas un Évangile différent du nôtre et il n'entendait pas un autre Évangile. L'Évangile était le même que celui que nous lisons, mais souvent

nous ne le percevons pas tel qu'il le percevait. En conséquence, notre vie n'est pas prise.

Qu'a donc vécu don Giussani pour arriver à dire une chose pareille ? « Seul Jésus Christ prend à cœur toute mon humanité. [...] “Que dirons-nous de cet amour de Jésus Christ pour les hommes, qui a versé le don de la paix sur tout le genre humain ?” Depuis plus de cinquante ans, je me répète ces mots ! » (*ibidem*). Ce n'est que si notre humanité est saisie et embrassée de cette manière que nous pouvons vraiment devenir nous-mêmes. Cela ne dépend pas de notre effort, mais simplement du fait de nous laisser prendre totalement : « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! » (Jacopone da Todì, « Lauda XC », in Id., *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence 1989, p. 313). C'est pourquoi Giussani nous a toujours dit, comme on peut le lire au début de *À l'origine de la prétention chrétienne* (quelle émotion à chaque relecture !), dans le premier paragraphe : « Il ne serait pas possible de se rendre pleinement compte de ce que veut dire Jésus Christ si, auparavant, on ne se rendait pas bien compte de la nature de ce dynamisme qui rend l'homme homme. Jésus Christ se pose comme réponse à ce que je suis “moi” », oui, à mon humanité, à mon moi. « Et seule une prise de conscience attentive et même tendre et passionnée de moi-même [remarquez la différence entre la manière dont nous traitons notre humanité et comment don Giussani regarde la sienne] peut m'ouvrir tout grand et me disposer à reconnaître [...] Jésus Christ. » En effet, « sans cette conscience, même le nom de Jésus Christ devient un simple nom » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 9).

C'est pourquoi il est impressionnant d'entendre les personnes qui interviennent, par exemple, à l'école de communauté ; vous souvenez-vous du témoignage de notre amie qui est ici avec nous aujourd'hui ? Elle a rencontré une jeune mère musulmane qui, à un moment donné, a enlevé son voile et lui a montré son visage. Comment cette femme doit-elle s'être sentie regardée par notre amie, quelle intensité de regard doit-elle avoir perçue sur elle-même pour accomplir ce geste ? Ce geste en dit plus sur le Christ que tous les discours que nous pouvons faire sur lui. Ne vous scandalisez donc pas, comme le font certains, lorsque j'utilise l'expression « jusqu'à la moelle » ! Si cette femme ne s'était pas sentie prise jusqu'à la moelle par la rencontre avec notre amie, elle n'aurait jamais enlevé son voile, pour rien au monde ! Au contraire, combien elle s'est sentie investie – comme don Giussani l'a dit devant le Pape : « Le fait de reconnaître ce qu'est le Christ dans notre vie saisit alors la totalité de notre conscience de la vie » (*Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 10) –, même si elle ne sait pas encore ce qui lui est arrivé. Que doit-elle avoir vécu pour être elle-même, au point d'être libre, de tout dire d'elle-même, d'enlever son voile devant notre amie ? Qui n'aimerait pas être ainsi aimanté par le Christ ?

Nous commençons ce temps de l'Avent avec le désir que Noël ne soit pas une simple formalité, un anniversaire à célébrer, dont nous n'attendons que quelques repas en famille. Quelle puissance quand le Christ arrive, comme les bergers, la Sainte Vierge et saint Joseph en ont fait l'expérience ! Face à ce fait absolument bouleversant, la joie – la joie ! – a envahi leur vie entière. On voyait qu'ils avaient reconnu quelque chose parce que la joie remplissait leur cœur. Don Giussani décrit exactement ce qui se passe quand on Le reconnaît : « On voit que cette reconnaissance est vraie au fait que la vie a une ultime et tenace capacité de joie » (*ibidem*, p. 11).

C'est pourquoi nous restons sans voix lorsque nous voyons dans l'Évangile certains personnages qui, dans la simplicité de leur cœur, permettent à l'humanité du Christ d'exprimer toute sa passion pour leur humanité. « Tandis que Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, le fils de Timée, Bartimée, un aveugle qui mendiait, était assis au bord du chemin. Quand il entendit que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier ». On ne crie que devant quelqu'un, on attend quelqu'un qu'on a rencontré. Nous attendons parce qu'il nous est arrivé de rencontrer Quelqu'un. Nous pouvons crier parce qu'il y a Quelqu'un présent à qui nous pouvons nous adresser. Beaucoup l'auront vu passer, mais qui a crié vers Jésus ? Seulement cet aveugle. « Fils de David, Jésus, prends pitié de moi ! » Beaucoup de gens, qui ne ressentaient pas l'urgence de crier parce qu'ils n'éprouvaient pas le besoin qu'il réponde à toute leur humanité, rabrouaient Bartimée pour le faire taire, car il dérangeait. Mais il était tellement pris par cette Présence qu'il ne pouvait s'empêcher de crier, et de crier encore plus fort. « Fils de David, prends pitié de moi ! » (*Mc 10, 46-48*).

Quand Jésus nous voit désirer ainsi, que fait-il ? L'aveugle-né n'avait pas participé à une session d'exercices spirituels, il avait seulement suivi toute son humanité. Il n'est pas nécessaire de suivre des cours à Harvard ou quoi que ce soit de spécial, il faut uniquement être plein de désir. Bartimée était un homme comme les autres mais, à la différence des autres, il tenait à son humanité, si bien qu'il ne se contentait pas de moins que la totalité et, pour cette raison, il criait. Alors, pendant que d'autres cherchaient à le faire taire, Jésus « s'arrête et dit : “Appelez-le !” On appelle donc l'aveugle, et on lui dit : “Confiance. lève-toi ; il t'appelle !” ». Imaginez comment s'est senti cet homme : « L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus ». Dans sa sobriété précise, l'Évangile ne gonfle pas les faits, mais nous pouvons tous imaginer la scène avec précision : « L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus. Prenant la parole, Jésus lui dit : “Que veux-tu que je fasse pour toi ?” » (*Mc 10, 50-51*). Jésus est ému par notre néant, par notre humanité telle qu'elle est. « Qu'est-ce donc que l'homme, pour que tu songes à lui ? Et le fils de l'homme, pour que tu en prennes soin ? ». En Jésus,

nous voyons s'incarner la réponse au Psaume 8. Que voit Jésus en nous que nous ne voyons pas ? Aussi, nous crions également : « "Rabbouni, que je retrouve la vue !" », que je puisse voir. En le guérissant, Jésus a donné à l'aveugle-né bien plus que la vue physique ; en le guérissant, il ne lui a pas seulement permis de voir qui se tenait devant lui, mais il a élargi sa capacité de voir, au point de lui faire reconnaître le caractère exceptionnel de Sa présence. Ainsi, Jésus lui a dit : « Ta foi t'a sauvé », et l'Évangile dit que l'aveugle l'a ensuite suivi. Qu'a-t-il vu pour ne pas pouvoir s'empêcher de le suivre ? La foi à laquelle Jésus fait référence par sa question : « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » n'est pas le résultat d'un effort de notre part, mais réside dans la simplicité d'une reconnaissance parce qu'on a été aimanté, pris, comme c'est le cas pour Bartimée : « Que je retrouve la vue », que je sois pris. « Aussitôt l'homme retrouva la vue, et il suivait Jésus sur le chemin » (Mc 10, 51-52). Suivre n'est pas un effort de notre part. Nous suivons parce que nous ne voulons pas perdre ce que nous avons vu.

Par conséquent, au début de cette retraite, demandons qu'Il nous colle, qu'Il nous encolle avec des « couches de colle », parce que si le Christ ne nous encolle pas, quand il reviendra, il ne trouvera pas la foi en nous ; il trouvera peut-être des personnes affairées, mais pas prises, aimantées par lui.

Profitons de ces jours pour nous aider, pour nous soutenir dans ce cri, le même que celui de l'aveugle-né : « Seigneur Jésus, prends pitié de nous ! » Ce cri naît du désir d'être aimantés par lui. Nous pourrions ainsi nous laisser surprendre une fois de plus par sa venue. Qu'il nous trouve tous désireux de lui ! S'il venait maintenant, si par hasard il venait maintenant – ce serait formidable s'il venait si tôt ! – et trouvait toute la Fraternité Saint-Joseph qui le désire, ne serait-ce pas beau ? Ne serait-ce pas la plus belle chose ? Qui ne le désire pas ? Rien n'est comparable à cela. Demandons-Le donc, soutenons-nous les uns les autres dans ce cri vers Celui qui vient. Dans le silence de ces jours, que rien ne nous détourne de ce cri. En effet, plus nous Le désirons, plus nous faisons de place au Christ pour qu'il prenne tout en nous et donc – quelle que soit la manière dont il vient dans notre vie – nous pouvons nous entendre dire, comme il l'a dit à l'aveugle-né : « Ta foi t'a sauvé », c'est-à-dire que ta reconnaissance de lui t'a sauvé, ta disponibilité t'a sauvé, le fait que tu l'as laissé entrer t'a sauvé, non pas ta bravoure, mais le fait de l'avoir laissé entrer. Qu'est-ce que le salut ? Le salut n'est pas quelque chose qui arrive comme une *routine*, le salut est être saisis – vibrants – par Lui.

Nous ne désirons rien d'autre qu'être totalement aimantés par le Christ. Par le Christ qui vient. Nous disions à la Journée de début d'année : « Voilà [...] le révélateur qui atteste la présence de Dieu dans l'histoire, c'est-à-dire le Christ à l'œuvre dans notre vie : que nous sommes "bloqués", aimantés par lui » (J. Carrón, « Qui est cet homme ? », 28 septembre 2019, <https://francais.clonline.org/cm-files/2019/10/15/jda-2019-fra.pdf>) Le Christ a revêtu notre humanité justement pour nous aimer. Si la distance de sa divinité ne redevient pas concrète, humaine, charnelle, historique au point de nous aimer, nous vivrions comme des électrons libres, même si nous continuons à rester dans l'association ou dans l'Église, ou dans un club chrétien. La question n'est pas d'avoir la carte de membre du groupe ou du club, une seule chose est vraiment en question ici, à savoir être aimanté au point de pouvoir crier au monde entier : « Le Christ existe, il y a Quelqu'un qui répond à notre néant ! » Il y a Quelqu'un qui prend soin de nous. Il y a Quelqu'un qui nous sauve en nous empêchant de tout subir, une Présence qui peut nous fasciner à jamais, quelle que soit notre situation, notre âge, notre condition de vie, notre histoire et les blessures que nous portons en nous. Tout cela n'est pas un obstacle. Et qui peut le crier mieux que vous ? D'où peut venir une symphonie plus belle, plus grande et plus capable de faire que personne ne se sente exclu ? C'est une consolation que, dans l'Église de Dieu, il y ait des lieux comme celui-ci, où l'on peut rencontrer un groupe de personnes si différentes, qui ont traversé toutes les épreuves et toutes les difficultés de la vie, qui se sont trouvées dans des conditions existentielles très variées. Il est très difficile de trouver un groupe plus hétérogène que celui-ci, je pense même que c'est pratiquement impossible. Mais cela signifie que c'est pour tous, pour tous sans exception. Cela enlève toute réserve, parce que tout repose sur le fait d'être pris, aimanté par le Christ présent.

Comme je le disais à vos amis du Comité de direction de la Fraternité Saint-Joseph, en pensant à vous, je me suis souvenu d'une phrase résumant votre vocation ; à cause de la condition dans laquelle vous êtes, la forme de votre vocation peut se résumer dans ces paroles de don Giussani : « La force d'un sujet réside dans l'intensité de sa conscience de soi » (*Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Bur, Milan 2015, p. 132). Chacun de vous, dans les conditions dans lesquelles il vit, est entièrement fondé sur la conscience d'être aimanté par le Christ. Voilà votre force, voilà la force de votre témoignage au Christ, dans la plus infinie diversité de formes. C'est extraordinaire qu'il y ait un lieu comme celui-ci dans l'Église de Dieu. Ici se manifeste la victoire du Christ, une victoire dont vous témoignez devant tous, dans la simplicité avec laquelle vous vous laissez prendre par lui. Pendant la messe, demandons cette simplicité.

MESSE

Liturgie de la Sainte Messe : Dn 7, 2-14 ; Cant. Cf. Dn 3, 75-81 ; Lc 21, 29-33

HOMÉLIE

Après la lecture du prophète Daniel, pleine d'animaux étranges – comme si nous avions assisté à une séquence de film –, nous avons dit : « Parole de Dieu. Nous rendons grâce à Dieu ». Mais qu'est-ce que cette parole pour laquelle nous rendons grâce à Dieu ? Et qu'est-ce que ce livre étrange ? C'est un genre littéraire né dans un moment de persécution du peuple d'Israël : pour soutenir la foi du peuple juif, il fallait parler un langage inaccessible aux ennemis. C'est pourquoi personne ne le comprenait (vous non plus), sauf ceux qui étaient initiés à comprendre la signification des images. À travers la vision des grandes bêtes qui s'élèvent de la mer, des profondeurs de l'abîme, Daniel parle au peuple des royaumes qui luttent contre Israël, contre les fidèles du Dieu d'Israël. La première bête est semblable à un lion aux ailes d'aigle, la seconde ressemble à un ours, etc. (comme les animaux étranges dans certains films que voient vos neveux). Ils sont le symbole des puissances, des empires de cette époque, qui persécutaient les Juifs ; à l'époque où le prophète Daniel écrivait, c'étaient les descendants d'Alexandre le Grand qui opprimaient Israël (nous l'avons récemment lu aussi dans les lectures tirées du Livre des Macchabées). Ainsi, par ce genre littéraire appelé « apocalyptique », on cherchait à soutenir la foi du peuple. C'est comme si Daniel disait : « Écoutez, ces empires ne sont rien, vraiment rien du tout ; ils semblent avoir une puissance qui nous fait peur, qui nous effraie, mais en réalité, ils ne sont rien ». En effet, avec la description de la puissance de ces bêtes, le prophète introduit une nouvelle image, celle d'un vieillard, qui est le signe de Dieu, si bien que, dans le langage de l'Ancien Testament, il est décrit avec les signes propres au divin, à savoir l'habit blanc comme la neige, les cheveux de sa tête blancs comme de la laine immaculée, et le trône où il est assis. Daniel utilise la figure du vieillard assis sur le trône qui juge tous les peuples, afin que ceux qui ont été persécutés ne restent pas plongés dans la peur. En effet, « des milliers de milliers le servaient et des myriades de myriades se tenaient devant lui » ; c'est de lui que vient le jugement : « La domination leur sera retirée », ce qui revient à dire : « Le pouvoir et la durée de chaque royaume représenté par ces bêtes ont un terme, soyez sans crainte ! Ils semblent destinés à durer éternellement, mais en réalité, ils ne sont rien ». Pourquoi ? Parce qu'il vient « comme un Fils d'homme » à qui seront données « domination, gloire et royauté ». Ce sera précisément l'expression par laquelle Jésus se désignera lui-même : « Le Fils de l'Homme ». Il dira : « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (*Lc 18, 8*). C'est comme s'il disait : « À mon retour, trouverai-je encore quelqu'un qui croit en la puissance de ma Présence ? »

Nous aussi, comme le peuple d'Israël, nous nous sentons assiégés, et parfois nous avons peur de la situation dans laquelle nous nous trouvons, des conditions dans lesquelles nous sommes appelés à vivre la foi. C'est précisément pour cette raison que l'Église nous fait aujourd'hui écouter ces lectures, et c'est comme si elle nous disait : « Toutes ces choses ne sont rien, rien, vraiment rien du tout ! Mais y a-t-il quelqu'un qui croit encore en Lui et ne se laisse pas effrayer par ces choses ? » Et quel signe nous donne-t-il ? Celui de l'Évangile, qui est encore plus évident que celui donné par le prophète ; Jésus donne un exemple presque banal mais essentiel : « Voyez le figuier et tous les autres arbres. Regardez-les : déjà ils bourgeonnent ». Pendant le temps de l'Avent, nous entendrons répéter plusieurs fois cette image du bourgeon. C'est comme si l'on voyait un énorme tronc, sec à 99,9 %, sur lequel apparaît une pousse. Un bourgeon ! Qui parierait sur un petit bourgeon ?! Mais le tronc sec ne peut pas effacer le bourgeon. On y place tout l'espoir que cet arbre puisse renaître. Un bourgeon. Tout le reste n'est rien, il ne peut rien faire contre la puissance de ce bourgeon. Avec cette image, Jésus dit : « Si vous ne regardez pas le bourgeon que je mets sous vos yeux, au milieu de toute la situation de persécution (à cette époque-là comme à notre époque) et de confusion, si vous ne faites pas attention à ce bourgeon, vous serez emportés par la peur ».

Jésus nous rassure : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas ». Voilà la certitude qui nous permet de dire : « Oui », « Parole de Dieu. Nous rendons grâce à Dieu », parce que sa parole s'accomplit. Savez-vous pourquoi elle s'accomplit ? Parce que de tous les royaumes du temps d'Alexandre le Grand, des Mèdes, des Perses, de Nabuchodonosor, il ne reste rien, rien, absolument rien ! Tandis qu'Il demeure, comme en témoigne chacun de nous qui Le reconnaît. Ses paroles ne passent pas et, aujourd'hui, nous en sommes la preuve.